

minutes sans pouvoir prendre une résolution ; de plus en plus étonné du caractère tranché de Louise, et par une singulière contradiction, de plus en plus amoureux d'elle tant elle déployait de grâces involontaires dans ce qu'il appelait son bizarre caprice, il ne pouvait se résoudre à céder, et craignait cependant de blesser de nouveau cette fière jeune fille. Son agitation intérieure, qui se trahissait par des gestes répétés, n'eut pas le pouvoir d'arracher M. Girard à sa lecture ; mais au bout de dix minutes, au grand soulagement du jeune homme, son oncle laissa tomber son journal et dit :

— Encore un suicide causé par la hausse et la baisse ! La guerre des écus tûe vraiment autant d'hommes que les canons rayés, et sans même compter les morts, que de blessés ! c'est décidément une fièvre de gain qui affole toute la France. Entends-tu, Frédéric, ton père est malade aussi de cette maladie-là.

— Mon père ! dit Frédéric préoccupé, mon père ! oui, il m'a écrit avant hier et vous fait ses compliments.

— Ce garçon là ne m'entend pas ! dit M. Girard gaiement. Où es-tu donc, Frédéric ? Et ces secrets, sont-ils dits ?

— Oui, ils sont dits, répondit le jeune homme avec un soupir.

— Me tromperais-je, mon neveu, tu ne parais pas satisfait : Eh ! dis-moi, qu'est-ce donc ?

— Louise, mon cher oncle, me met dans la position la plus délicate qui soit au monde. Elle veut que je me pare de ses générosités ; en un mot, elle veut que je donne cette montre, achetée par elle, à la fiancée de Claude, et refuse de me laisser faire réellement ce cadeau.

— Excellente fille, qui a même la pudeur de ses bienfaits, s'écria M. Girard attendri. Ne sois donc pas au-dessous d'elle, et n'afflige pas son cœur en le privant du bonheur de faire des heureux.